

# UNE CONTINUITÉ INCERTAINE :

## SAUSSURE, HJELMSLEV, GREIMAS.

### 1. PREALABLES

Nous vivons ici quelques-uns, à des titres divers, un moment particulier, précieux, celui qui sépare encore la **mémoire** personnelle de l'**histoire**. Or il n'y pas nécessairement inclusion ou emboîtement entre les deux points de vue. L'histoire opérera comme elle le fait toujours : en rabaissant, en lissant, et produira une ordonnance sans faille : *Saussure* → *Hjelmslev* → *Greimas*. Il y aura certes quelques thésards qui, en relisant les textes de près à la manière sans doute des moines du Moyen Âge, viendront nuancer cette continuité, mais comme personne ne les lira, en dehors peut-être des membres du jury, cette remise en cause restera très limitée.

Or la notion même d'histoire comporte une part inévitable d'illusion. L'histoire dans la société moderne, à l'instar du mythe pour mainte société, se présente comme une entreprise de fondation. L'abus actuel de termes comme *fondement*, *fondation*, *fondamental* l'indique assez ; il est volontiers parlé d'*acquis* et d'*héritage*. L'illusion consiste en ceci que ce n'est pas le premier discours qui *fonde*, ou *fonderait*, le second, mais bien ce second discours qui instaure le premier comme premier ! La succession est fallacieuse.

Cette illusion n'est pas la seule. Supposons cependant le point précédent accordé. L'œuvre des fondateurs est considérée comme un bloc homogène, ou bien comme une pelote telle que si l'on tire un fil, tout le reste suivrait. Le nom propre fonctionne, sans précautions, comme un métonyme de l'œuvre, tellement que l'énoncer, c'est du même coup convoquer l'œuvre tout entière. Mais si nous envisageons d'abord Saussure, nous pouvons décliner :

- l'auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* ;
- le “non-auteur” du *CLG* ;
- l'auteur des manuscrits publiés par R.Engler et S. Bouquet ;
- l'auteur de recherches bizarres portant ici sur les “anagrammes” dans certaines poésies latines, là sur les *Nibelungen* ;

Sans parler de l'adolescent qui, à l'âge de quinze ans, rédigeait un *Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin et de l'Allemand à un petit nombre de racines* !

Nous tournant vers Hjelmslev, nous recensons sans prétendre à l'exhaustivité :

- l'auteur des *Prolégomènes à une théorie du langage* ;
- l'auteur du *Résumé d'une théorie du langage*, comparable pour l'instant au *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac...

- l'auteur des études de linguistique théorique et appliquée, accessibles en français grâce aux efforts de Fr.Rastier.

Greimas est trop près de nous encore pour que nous tentions une semblable distribution. Nous nous contenterons de signaler la courbe étrange de son parcours inauguré par un geste puissant d'exclusion et se terminant par la réintroduction progressive de ce qui avait été exclu, mais les projections et les introjections, pour user de la terminologie freudienne, ne vont pas sans conséquences.

Comme il n'existe pas de discours candide, il nous incombe de déclarer le point de vue qui est le nôtre. Dans le point de vue, il est possible de reconnaître un syncrétisme résoluble composant un **intérêt** du côté du sujet et une **étrangeté** du côté de l'objet. Notre intérêt concerne le discours, ou plutôt les discours : le sujet est, même quand il s'exclame ! un sujet **discourant** et, pour paraphraser R.Queneau, à ce sujet volubile, on ne peut que redire : *tu discours, tu discours, c'est tout ce que tu sais faire*. Quant à l'étrangeté, elle ressort de la variété même des discours et instruit deux interrogations : comment un discours se fait-il reconnaître comme tel discours singulier ? quelles sont les matrices figurales qui garantissent cette singularité ?

Enfin, cet exposé se veut délibérément philologique, c'est-à-dire qu'il entend écouter les textes. Et pour ce faire, il convient d'opposer au programme de décontextualisation, d'extraction, qui conduit à citer tel fragment, un contre-programme de recontextualisation qui rappelle les énoncés attendus. Parce que l'accent est dans le plan du contenu aussi déterminant que dans le plan de l'expression, citer, c'est presque toujours trahir. La citation fait connaître celui qui cite au moins autant que celui qui est cité<sup>1</sup>.

Notre étude respectera l'ordre chronologique et envisagera d'abord la relation de Hjelmslev à Saussure.

## 2. LA "TRAHISON" HJELMSLEVIENNE

Les affirmations exprimant l'"allégeance" à Saussure ne manquent pas dans l'œuvre de Hjelmslev et nous nous limiterons à celle qui figure dans le premier chapitre des *Prolégomènes*, on lit notamment que «*Un seul théoricien mérite d'être cité comme un devancier : le Suisse Ferdinand de Saussure.*».

### 2.1 une continuité revendiquée

Le tour phrastique n'est pas à négliger, puisque le rappel de la nationalité de Saussure donne à penser que sa notoriété était loin d'être à l'époque ce qu'elle est aujourd'hui. Mentionnons au passage que cette exclusivité n'est pas exempte d'injustice pour Humboldt puisque, si l'on en croit Cassirer, il semble que Humboldt ait entrevu, avec les termes qui sont les siens et ceux de son époque, la pertinence de la distinction entre "forme" et "substance" qui fait précisément le principal mérite de Saussure aux yeux de Hjelmslev<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> À propos de la citation, cf. l'étude d'H. Quéré, Effet "co-", effet "trans-" : usages de la citation, in *Intermittences du sens*, Paris, P.U.F., 1992, pp. 87-99.

<sup>2</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, pp. 107-111.

Hjelmslev s'adresse apparemment à l'auteur du *CLG*, mais à son égard les éloges alternent avec les réserves : Saussure est approuvé quand il distingue la “forme” de la “substance”, mais critiqué quand il admet l'existence d'une autonomie et d'une préséance de la “substance” à l'égard de la “forme” : *«Dans une science qui évite tout postulat non nécessaire, rien n'autorise à faire précéder la langue par la “substance du contenu” (pensée) ou par la “substance de l'expression” (chaîne phonique) ou l'inverse, que ce soit dans un ordre temporel ou dans un ordre hiérarchique<sup>3</sup>»*

Il convient de marquer avec fermeté que les allusions de Hjelmslev au *CLG* se limitent pratiquement à la phrase conclusive et énigmatique : *«Autrement dit, **la langue est une forme et non une substance** (voir p.157)<sup>4</sup>.»* Cette phrase est couramment décontextualisée, ce qui semble indiquer que son évidence serait telle qu'elle se suffirait à elle-même. Nous n'en croyons rien comme nous nous efforcerons de le montrer par la suite et nous estimons que l'extraction de cette phrase hors de son contexte, opération qui l'assimile à une devise, permet à chacun de lui faire dire à peu près ce qu'il souhaite. D'où la nécessité d'un retour au texte, c'est-à-dire au contexte. Hjelmslev garde comme “constance concentrique” définitionnelle le couple saussurien, mais propose une terminologie différente, la sienne propre : *«On peut, en accord avec Saussure, appeler **forme** la constante (la **manifestée**) d'une manifestation. Si la forme est une langue, nous l'appelons **schéma linguistique**. Toujours en accord avec Saussure, on peut appeler **substance** la variable (la **manifestante**) d'une manifestation ; nous appellerons **usage linguistique** une substance qui manifeste un schéma linguistique<sup>5</sup>»*

Malgré ces déclarations d'allégeance à l'égard de l'auteur du *CLG*, le “vrai” Saussure reste, aux yeux du fondateur de la glossématique, celui du *Mémoire*. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage intitulé *Le langage*, Hjelmslev évoque la découverte saussurienne, mais en la situant **déjà** dans la perspective de l'autonomie de la forme à l'égard de la substance : *«Elle [la découverte de Saussure] a pour caractéristique, d'une part, de considérer les formules communes comme un système et d'en tirer toutes les conséquences, et, d'autre part, de ne pas leur conférer d'autre réalité que celle-ci, par conséquent de ne pas les considérer comme des sons préhistoriques, avec une prononciation déterminée, qui se seraient transformées par degrés pour donner les sons des diverses langues indo-européennes<sup>6</sup>.»* Il nous semble que Hjelmslev soit le seul à s'être inquiété de la relation entre le *Mémoire* et le *CLG*, puis à avoir répondu par l'affirmative à la question de savoir si le *CLG* continuait ou non le *Mémoire*. La découverte saussurienne consiste dans la reconnaissance d'une identité fonctionnelle indépendante de ses constituants phonétiques : l'alternance *long/bref* n'est pas une saillance ou un contraste perceptif, justifié, épuisé par son effet même, mais un «produit» : *«Ce qui est arrivé ici, c'est qu'on a établi l'égalité entre une grandeur algébrique et le produit des deux autres, et cette opération rappelle*

---

<sup>3</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 68.

<sup>4</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 169.

<sup>5</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., pp.134-135. Cf. également l'étude intitulée *Langue et parole*, in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, pp. 77-89.

<sup>6</sup> L. Hjelmslev, *Le langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1969, p. 163.

*l'analyse par laquelle le chimiste identifie l'eau à un produit d'oxygène et d'hydrogène*<sup>7</sup>.» Il est indubitable que Hjelmslev, et lui seul, est en mesure de rendre compte de la solution de continuité drastique que Saussure entrevoit dans les Manuscrits : «(...) *les termes de PHONOLOGIE et de phonétique ne peuvent donc non seulement pas se confondre, mais pas même s'opposer*<sup>8</sup>.»

Nous pouvons maintenant préciser notre propos : il n'y a pas lieu de rechercher dans quelle mesure Hjelmslev continuerait ou non le *CLG* – puisque telle n'est pas son ambition ; cette question est dépourvue de pertinence. Par contre, nous devons rechercher si la réflexion de Hjelmslev se maintient bien dans le courant de pertinence conceptuelle inauguré par le *Mémoire*, puisque cette intention est affichée par le fondateur de la glossématique.

Nous écartons le point de la bonne ou de la mauvaise foi, puisque à la place qui est la nôtre la question est indécidable. En présence des concepts objectivés, nous croyons être en présence d'une trahison et d'une incompréhension de la pensée de Saussure, d'une solution de continuité dont nous allons nous efforcer de prendre la mesure. Précisons d'entrée que l'expression de la pensée chez Saussure nous semble en retrait sur son contenu, et que la littéralité, appréhendée comme degré zéro de l'interprétation, conduit ici au contresens.

## 2.2 une continuité en défaut

Quand des théories parviennent à s'inscrire dans la durée, c'est-à-dire quand elles ont réussi à “intéresser” plusieurs générations successives, ce qui est le cas de la linguistique, on constate que ces théories sont attachées, peut-être captives d'objets plus réussis que d'autres. Au départ, peut-être par fascination ou imprégnation, mais bientôt en droit parce que ces objets deviennent des “instruments spirituels” permettant de “voir”, de “bien voir”. Dans le cas de Saussure et de Hjelmslev, c'est la **syllabe** qui a occupé cette place.

En premier lieu, si le titre même du *Mémoire* focalise le concept de voyelle, le trajet intellectuel suivi le dirige vers la syllabe et singulièrement vers cette page 184 du *Mémoire*, probablement clef de voûte de l'ouvrage, laquelle énonce les lois des racines en indo-européen, c'est-à-dire des syllabes bénéficiant de la frappe accentuelle :

*«Appelons Z tout phonème autre que a<sub>1</sub> et a<sub>2</sub>. On pourra poser cette loi : chaque racine contient le groupe a<sub>1</sub> + Z.*

*Seconde loi : sauf des cas isolés, si a<sub>1</sub> est suivi de deux éléments, le premier est toujours une **sonante**, le second toujours une **consonne**.*

*Exception. Les sonantes A et O peuvent être suivies d'une seconde sonante. (...)*<sup>9</sup> »

Nous sommes persuadé que cette page a vivement impressionné, dans l'acception photographique du vocable, Hjelmslev et qu'elle a légitimé l'algébrisme comme modèle et servi de caution à l'effort en vue d'“algébriser”, autant que faire se peut, les données linguistiques. Et pour n'en donner qu'un exemple, elle explique la préférence de Hjelmslev pour le **réseau** au détriment de la

---

<sup>7</sup> *Op. cit.*, p. 166.

<sup>8</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, fascicule 1, 1967, p. 91.

<sup>9</sup> F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, G. Olm, 1968, p.184.

**hiérarchie**, parce que le réseau saisit les termes **simultanément** tandis que la hiérarchie opère **successivement**<sup>10</sup>. Elle explique sans doute également l'hésitation sensible dans les *Prolégomènes*, mais inattendue dans un ouvrage aussi maîtrisé, à propos du concept de “fonction” : «*Nous avons adopté ici le terme de **fonction** dans un sens qui se situe à mi-chemin entre son sens logico-mathématique et son sens étymologique, ce dernier ayant joué un rôle considérable dans toutes les sciences, y compris la linguistique. Le sens où nous l'entendons est formellement plus voisin du premier, sans pourtant lui être identique. C'est précisément d'un tel concept médiateur dont nous avons besoin en linguistique*»<sup>11</sup>.» Hjeltslev ne ménage pas ses efforts pour établir que les deux acceptions sont conciliables. Ainsi il se montre soucieux de ramener les préoccupations de Saussure aux siennes : «*Tout paraît indiquer que Saussure reconnaît la priorité des dépendances dans la langue. Il cherche partout des rapports, et il affirme que la langue est forme et non substance*»<sup>12</sup>.» Le désarroi de Hjeltslev est lisible dans la texture même de la phrase qui procède par simple juxtaposition : la linguistique du dix-neuvième siècle n'a-t-elle pas reconnu la «*la priorité des dépendances dans la langue*» ? « [cherché] *des rapports partout*» ? sans pour autant postuler que «*la langue est forme et non substance.*»

Mais surtout la médiation entre le sens “logico-mathématique” et le sens “étymologique” demeure problématique, dans la mesure où Hjeltslev catalyse à partir du sens “étymologique” un sens **catégoriel** qui va devenir le pivot de sa théorie du langage : «*Nous pourrions dire qu'une grandeur à l'intérieur d'un texte ou d'un système a des fonctions données et nous approcher ainsi de l'emploi logico-mathématique, en exprimant par là : premièrement que la grandeur considérée entretient des dépendances ou des rapports avec d'autres grandeurs, de sorte que certaines grandeurs en présupposent d'autres, et deuxièmement que, mettant en cause le sens étymologique du terme, cette grandeur fonctionne d'une manière donnée, remplit un rôle particulier, occupe une “place” dans la chaîne*»<sup>13</sup>.» Il est clair que Hjeltslev “tient” à cet «*emploi logico-mathématique*», mais aussi que le passage de cet “emploi” à la conception de la linguistique définie comme «*science des catégories*» suppose pour les sémioticiens la sémosis et pour la théorie des catastrophes une opération de schématisation, mais la première comme la seconde présentent le défaut d'intervenir après-coup.

Or la force de cette préoccupation chez Hjeltslev ne peut être comprise, nous semble-t-il, qu'à partir de la vision saussurienne de la syllabe, que nous devons maintenant résumer. L'obsession saussurienne – le terme est de mise – consiste à placer, épistémologiquement parlant, le **fait**, ici la **syllabe**, dans la dépendance d'un **faire**, sous le contrôle de la **syllabation**, puisque, selon lui, «*la syllabation est pour ainsi dire le seul fait qu'elle [la langue dans le plan de l'expression] mette en jeu du commencement à la fin*»<sup>14</sup>.» et que : «*[Q]uiconque professe une*

<sup>10</sup> L. Hjeltslev, *Corrélations morphématiques*, in *Nouveaux essais*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 49-50.

<sup>11</sup> L. Hjeltslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., pp.49-50.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.50.

<sup>14</sup> F. de Saussure, *Principes de phonologie* in *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 79.

*opinion déterminée sur u consonne et u voyelle sans avoir par-devers soi une vue parfaitement nette et précise sur la syllabe parle en l'air<sup>15</sup>.*»

Plongée dans la terminologie actuelle, la syllabation apparaît comme une dynamique sous-jacente, néanmoins pour Saussure : accessible, laquelle engendre, par son déploiement même, les catégories constitutives de la syllabe, à savoir le “point vocalique” et la “frontière de syllabe” : la première dégage le rôle crucial de l'accent, et plus généralement de l'intensité ; la seconde segmente la chaîne phonique en syllabes : si l'on convient de voir dans l'actualisation une décision sur les **limites**, alors la syllabation, à l'instar des “bons” fonctionnements sémiotiques quand ils sont “bien” décrits, présente une composante aspectuelle, et l'on sait que pour l'auteur du *CLG*, une entité est connue quand elle est «*délimitée*».

Cette dynamique est différentielle, c'est-à-dire qu'elle a pour ressort le jeu des implosions et des explosions ; elle est créatrice de «*saillances acoustiques*», c'est-à-dire de qualités ; enfin, elle évite l'exclusive en ajoutant une combinatoire, même si les combinaisons d'une explosion – ou d'un silence – avec une implosion paraissent détenir un avantage certain.

Hjelmslev conserve la syllabe comme palier essentiel, privilégié de l'analyse de la «*ligne de l'expression*», mais sans retenir ces ressorts, cette morphogénèse que Saussure s'est acharné à mettre en évidence dans les *Principes de phonologie* et dans les manuscrits. Tandis que Saussure avance une conception générative, une poïétique immanente de la syllabe, Hjelmslev entend ne pas aller au-delà d'une conception démarcative – autorisée autant que bornée par la pratique de la commutation – une conception sténographique de la syllabe. Mais l'interrogation pertinente doit remonter par paliers au-delà de ce constat :

- le premier palier est structural : pour Saussure, il est clair que les deux approches étaient liées par présupposition, que les qualités syllabiques étaient des “accidents” des quantités ; pour Hjelmslev, le jeu des qualités n'était pas tributaire de l'effervescence accentuelle et “plosive” ;

- le second palier est axiomatique et met en jeu le rapport entre forme et substance, mais l'intelligibilité de ce couple n'est pas la même pour Saussure et Hjelmslev : ce dernier a pensé de bonne foi que ce couple était fondé sur la **négativité**, et le *Mémoire* autorise de fait cette interprétation, tandis que pour Saussure il est fondé sur l'**altérité**. Autrement dit, l'analyse à laquelle Hjelmslev ne ménage pas son admiration<sup>16</sup> a dû paraître à Saussure au fil du temps non pas incomplète, mais inachevée.

On n'a pas suffisamment relevé que le *Mémoire* comportait également un bref aveu d'incompréhension : «*Qu'est-ce qui détermine la place de l'accent ? Voilà le point qui nous échappe complètement. Le ton opte pour le suffixe ou pour la racine, nous devons nous borner à constater pour*

---

<sup>15</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, fascicule 4, 1974, p. 30.

<sup>16</sup> «*Justement parce que Saussure considère les formules comme un système et, en plus, comme un système libéré de déterminations phonétiques concrètes, bref comme une pure structure, il est amené dans cette œuvre à appliquer à la langue originelle indo-européenne elle-même, citadelle pourtant des théories sur la transformation du langage, les méthodes qui seront exemplaires pour l'analyse de tout état linguistique, et qui peuvent servir de modèle à qui veut analyser une structure linguistique.*» (*Le langage, op. cit.*, p. 163)

chaque formation le choix qu'il a fait<sup>17</sup>.» L'achèvement que nous croyons discerner porte sur le concept de «**troisième dépendance**» qui apparaît dans les manuscrits, et que nous allons nous attacher à préciser maintenant. Si, comme le pensait Bachelard, le développement du savoir n'est qu'une longue rectification des positions antérieures, alors la réflexion de Saussure dut être pour lui-même une révision non déchirante, mais se présente pour nous, placé “plus loin” dans la durée, comme une critique anticipée de bien des développements ultérieurs, c'est-à-dire actuels de la linguistique.

### 2.3 la présupposition réciproque en question

Souvent, dans les textes de Hjelmslev et de Greimas, pour traiter une difficulté épineuse, deux solutions sont proposées : l'une qui consiste à déclarer qu'elle est du ressort de l'ontologie pour Hjelmslev, du ressort de la philosophie pour Greimas ; l'autre qui consiste à mettre en avant, à “dégainer” une relation de présupposition réciproque abrégant la réflexion. Or la lecture des textes de Saussure suggère que la présupposition réciproque est moins une réponse qu'une “vraie” question<sup>18</sup>, qu'elle emporte un cercle vicieux. C'est précisément à propos de la structure syllabique que la présupposition réciproque est dénoncée.

Saussure s'interroge sur les titres également valides de l'accent et de la sonante à rendre compte de la structure syllabique : «(...) *Le seul point de la théorie qui aurait le caractère d'une **explication**, et non plus d'une **constatation**, c'est que les sons ont la fonction sémantique quand ils reçoivent l'**accent syllabique**. Voilà qui pourrait nous donner <peut-être> un point de départ sur ce qu'est une syllabe, <troisième> effet acoustique.*

*Mais c'est bien là le dernier sujet sur lequel une clarté quelconque [existe], à part ce fait qu'il y a toujours une sonante dans chaque syllabe, de sorte que la syllabe dépend de la sonante et que la sonante dépend de la syllabe, sans que rien permette de briser sur un point quelconque ce cercle vicieux<sup>19</sup> »*

Le cercle, qualifié ou non de vicieux, consiste à définir les fonctifs par leur seule réciprocity, tellement que le salut réside dans le rétablissement du contrôle de la fonction sur les fonctifs qui la manifestent : «*Il provient d'une dépendance **commune** de ces deux termes vis-à-vis d'un troisième mis en évidence plus haut, la succession des implosions et des explosions : si on a toujours une sonante pour une syllabe, c'est que chaque commencement de chaînon implosif donne l'impression, et chaque fin [celle de la syllabe].<sup>20</sup> »*

---

<sup>17</sup> F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, op. cit., p. 235.

<sup>18</sup> Selon P. Valéry : «*Une science réelle n'est pas un système de **réponses**. Au contraire c'est un système de problèmes qui demeurent toujours ouverts. Les axiomes fondamentaux d'une science sont les déterminations partielles des problèmes.*» (in *Cahiers*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1974, pp. 833-834).

<sup>19</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, fascicule 1, 1967, p. 139. De même : «*Observation. Le **desideratum** initial était que l'on définît **ou** la syllabe **ou** la sonante, de manière à sortir par une voie <quelconque> de la tautologie consistant à définir l'une par l'autre.*

*En réalité, nous voyons maintenant que la définition d'une seule <n'eût> pas encore <été> suffisante, car le fait qu'il y ait autant de syllabes que de sonantes <ou vice-versa> ne provient nullement d'une dépendance **réciproque** de ces deux termes.*” (ibid.)

<sup>20</sup> *Ibid.*

La situation ne laisse pas d'être saisissante. Saussure illustre à l'avance la définition glossématique de l'«objet» : «(...) *l'objet examiné autant que ses parties n'existent qu'en vertu de ces rapports ou de ces dépendances ; la totalité de l'objet examiné n'en est que la somme, et chacune de ses parties ne se définit que par les rapports qui existent, 1) entre elle et d'autres parties coordonnées, 2) entre la totalité et les parties du degré suivant, 3) entre l'ensemble des rapports et des dépendances de ces parties*<sup>21</sup>.» mais Hjelmslev saisit la structure moins comme un **devenir** que comme un **état** ou, ainsi que le texte le trahit, comme une «*somme*». L'écart qui subsiste entre la conception mérologique de la structure et la conception fonctionnelle de la structure, l'hétérogénéité résiduelle entre les concepts de «dépendance» et de «partie» tiennent à l'absence de cette catalyse audacieuse, ou de cet approfondissement, qui conduit de la syllabe à la syllabation, de la forme à la formation. Non que le point ne soit parfaitement vu de Hjelmslev : «*Il y a toujours solidarité entre une fonction et (la classe de) ses fonctifs : on ne peut concevoir une fonction sans ces termes, qui ne sont eux-mêmes que les points extrêmes de cette fonction et, par conséquent, inconcevables sans elle*<sup>22</sup>.» et à propos de la relation correcte à poser entre forme et formation : «*(...) il n'existe pas de formation universelle, mais seulement un principe universel de formation*<sup>23</sup>.» mais la syllabation, autrement dit le corrélât local de la formation, n'est pas posé, comme dans la pensée de Saussure, comme **matricielle**. Même si Hjelmslev est d'accord avec Humboldt pour considérer que «*[l]a synchronie est une activité, une ενεργεια. La synchronie est la théorie des procédés linguistiques. La δυναμις est le principe le plus élémentaire du langage ; on n'y échappe pas, quel que soit le point de vue adopté.*<sup>24</sup> »

Il nous reste à démontrer que la solution de continuité entre forme et substance n'a pas la même signification chez Saussure et chez Hjelmslev. Quand Saussure affirme : «*Autrement dit, la langue est une forme et non une substance* (voir p.157).», il suffit de recontextualiser cet extrait et de convoquer les remarques qui précèdent cette citation devenue emblématique : «*Mais la langue étant ce qu'elle est, de quelque côté qu'on l'aborde on n'y trouvera rien de simple ; partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement*<sup>25</sup>.» Dans le même ordre d'idées, la notion de différence a été hypostasiée, alors qu'elle est située par Saussure dans la dépendance du «groupement» : «*Dans la langue, tout revient à des différences, mais tout revient aussi à des groupements. Ce mécanisme, qui consiste dans un jeu de termes successifs, ressemble au fonctionnement d'une machine dont les pièces ont une action réciproque bien qu'elles soient disposées dans une seule dimension*<sup>26</sup>.» La différence entre Saussure et Hjelmslev est la suivante : tandis que Saussure postule une «réciprocité» active, efficiente entre les termes d'un groupe, Hjelmslev se contente d'une relativité discrimina-

<sup>21</sup> L.Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 36.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>24</sup> L.Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, Copenhague, Host & Son, 1928, (Det Klg. Danske Videnskabernes Selskab, Historik-filologiske Meddelelser, XVI, I) p. 56.

<sup>25</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>26</sup> F.de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 177. (C'est nous qui soulignons.)

tive, si bien que Hjelmslev accepte comme métaphore l'“algèbrisme”, mais non ce “mécanisme” poïétique auquel Saussure fait allusion dans les passages décisifs : «(...) *un groupe binaire implique un certain nombre d'éléments mécaniques et acoustiques qui se conditionnent réciproquement ; quand l'un varie; cette variation a sur les autres une répercussion nécessaire qu'on pourra calculer.* »<sup>27</sup> » La syllabe n'est pas une réplique, une reproduction, mais un acte.

Dans les *Principes de phonologie*, Saussure distingue une “bonne” et une “mauvaise” phonologie. La “mauvaise” est celle des «*espèces*», des «*sons isolés*», décontextualisés, celle «*qui n'accorde pas encore assez d'attention à leurs rapports réciproques*». La “bonne” phonologie est celle des «*groupes*», laquelle traite des «*combinaisons de phonèmes*». La première est pour Saussure quasiment a-linguistique et s'attache à décrire des écarts appartenant à deux continuum : celui de l'articulation buccale et celui des degrés d'aperture. La compréhension de la différence entre la “forme” et la “substance” par les deux penseurs peut être rendue ainsi :

	Saussure ↓	Hjelmslev ↓
<i>forme</i> →	phonologie des groupes	schéma, c.à.d. forme pure
<i>médiation</i> →	syllabation	?
<i>substance</i> →	phonologie des espèces	continuum amorphe, non analysé, mais analysable

Pour Hjelmslev, deux formulations sont possibles : ou bien l'assertion d'une solution de continuité entre “forme” et “substance” : «*Seules les fonctions de la langue, la fonction sémiotique et celles qui en découlent, déterminent sa forme* »<sup>28</sup> ou bien, comme le laisse entendre la phrase qui suit celle que nous venons de reproduire, le «*sens*», jusqu'à un certain point, apparaît comme une “passerelle” entre la “forme” et la “substance” : «*Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque.* »

Dans l'étude intitulée *Langue et parole*, consacrée à la résolution de ces questions, Hjelmslev propose un exemple de description conduite à partir de la disjonction radicale entre la “forme” et la “substance”. Du point de vue formel, la consonne *r* en français est ainsi cernée :

<sup>27</sup> F. de Saussure, *Principes de phonologie*, in *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 79.

<sup>28</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 70.

«D'abord l'*r* français pourrait être défini 1° par le fait d'appartenir à la catégorie des consonnes, définie comme déterminant celle des voyelles ; 2° par le fait d'appartenir à la sous-catégorie des consonnes admettant indifféremment la position initiale (soit *rue*) et la position finale (soit *partir*) ; 3° par le fait d'appartenir à la sous-catégorie des consonnes avoisinant la voyelle (*r* peut prendre la deuxième position dans un groupe initial (soit *trappe*), mais non la première ; *r* peut prendre la première position dans un groupe final mais non la deuxième) ; et 4° par le fait d'entrer en commutation avec certains autres éléments appartenant avec lui à ces mêmes catégories (soit *l*).

Cette définition de l'*r* français suffit pour fixer son rôle dans le mécanisme interne (réseau de rapports syntagmatiques et paradigmatiques) de la langue considérée comme **schéma**. (...)»<sup>29</sup>

L'allusion au “mécanisme” indique que cette description veut s'inscrire dans la perspective saussurienne. Du point de vue de la “norme”, c'est-à-dire de la «langue forme matérielle» : «(...) l'*r* français pourrait être défini comme une vibrante, admettant comme variante libre la prononciation de constrictive postérieure<sup>30</sup> .»

Il n'est pas pertinent de se demander si Saussure eût approuvé ou non cette description, d'autant que les catégories du vrai et du faux ne sont pas de mise dans le cas d'une description partielle. Pour mesurer l'embarras devant une telle demande, il est possible de se tourner vers cette remarque de Saussure à propos de l'«identité phonétique» : «Ce genre de correspondance semble au premier abord recouvrir la notion d'identité diachronique en général. Mais en fait, il est impossible que le son rend compte à lui seul de l'identité. On a sans doute raison de dire que lat. *mare* doit paraître en français sous la forme de *mer* parce que tout *a* est devenu dans certaines conditions, par que *e* atone final tombe, etc. ; mais affirmer que ce sont ces rapports *a* → *e*, *e* → *zéro*, etc., qui constituent l'identité, c'est renverser les termes, puisque c'est au contraire au nom de la correspondance *mare* : *mer* que je juge que *a* est devenu *e*, que *e* final est tombé, etc.»<sup>31</sup> Si l'on transpose le raisonnement de Saussure, deux remarques se font jour : en premier lieu, sans la norme, le schéma serait-il accessible ? en second lieu et *a contrario* : la norme est-elle à même de rendre compte des singularités schématiques ? Il est difficile de répondre affirmativement et simultanément à ces deux questions.

Mais par ailleurs le passage suivant, il est vrai assez obscur, qui met en doute l'autonomie des entités abstraites, peut être invoqué contre le schéma hjelmslevien : «(...) l'essentiel est que les entités abstraites reposent toujours, en dernière analyse, sur les entités concrètes. Aucune abstraction grammaticale n'est possible sans une série d'éléments matériels qui lui sert de substrat, mais c'est toujours à ces éléments qu'il faut revenir en fin de compte<sup>32</sup> .»

---

<sup>29</sup> L.Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 80.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> F.de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit., p. 249.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.190.

Cet examen aboutit, mais la chose n'était-elle pas prévisible ? à la perplexité. En effet, en présence de la question : comment une totalité, une «*tension génératrice*» (Valéry), une dynamique enfante-t-elle les parties qu'elle contrôle ? nous relevons trois attitudes théoriques :

- celles qui ne soupçonnent pas l'existence même de la question ;
- celles qui admettent l'existence de la question, mais lui donnent une réponse convenue, voire académique, qui dans le cas présent s'en tiennent à l'affirmation suivante : comme toutes les langues possèdent des voyelles et des consonnes, la question de fait éteint la question de droit : comment la langue s'y prend-elle pour les “produire” ?
- celles qui prennent la question à bras-le-corps.

La démarche de Saussure ressortit indubitablement à la troisième attitude. Celle de Hjelmslev est malaisée à situer avec justesse, sinon avec justice : l'attachement de Hjelmslev à l'isomorphisme de la forme de l'expression et de la forme du contenu lui interdisait, nous semble-t-il, une démarche générative risquant de mettre à jour des morphogénèses distinctes, choix qui l'a conduit à s'en tenir à la seconde attitude.

### 3. L'OPTION GREIMASSIENNE

Avant que nous examinions la relation de Greimas à Hjelmslev, notre sujet nous impose de mentionner au moins la relation de Greimas à Saussure, mais il n'y a pas lieu de s'attarder particulièrement sur les rapports de Greimas et de Saussure. L'enseignement du maître de Genève fait l'objet d'un des premiers textes de Greimas, intitulé L'actualité du saussurisme<sup>33</sup>. Il convient de relever que les pensées de Saussure et de Merleau-Ponty s'y trouvent – déjà ! – conciliées ou réconciliées : «*C'est dans cette perspective que la linguistique saussurienne saluera avec reconnaissance les efforts de M. Merleau-Ponty tendant à élaborer une psychologie du langage où la dichotomie de la pensée et du langage est abandonnée au profit d'une conception du langage où le sens est immanent à la forme linguistique et qui, compte tenu du ton tout personnel de l'auteur et de convergences de pensée multiples, paraît, à bien des égards, comme le prolongement de la pensée saussurienne*<sup>34</sup>.» Bien des motifs greimassiens s'annoncent en sourdine dans ce texte et le nom de Hjelmslev y figure en bonne place. Ajoutons d'un mot que dans, ou dès, *Sémantique structurale* l'énigme de la relation, pour Hjelmslev l'absence de relation, entre la forme et la substance saussurienne, se trouve simplifiée et abrégée, puisque Greimas identifie “axe sémantique” et substance. Reprenant l'exemple du spectre des couleurs proposé par Hjelmslev, Greimas écrit : «*Ces articulations sémiques différentes - qui caractérisent, bien entendu, non seulement le spectre des couleurs, mais un grand nombre d'axes sémantiques - ne sont que des catégorisations différentes du monde, qui définissent, dans leur spécificité, cultures et civilisations. Dès lors, il n'est pas étonnant que Hjelmslev réserve à ces articulations du langage le nom de **forme du contenu** et désigne les axes sémantiques qui les subsument comme **substance du***

---

<sup>33</sup> in Le Français moderne, n° 3, 1956, vol. 24, pp. 191-202.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 193.

*contenu*<sup>35</sup>. » Mais, pas plus que Hjelmslev, Greimas n'envisage le *comment ?* de l'affaire, c'est-à-dire par quel “mécanisme”, une substance trouve, accueille, épouse son *tempo* puisque, toujours en continuité avec l'exemple du spectre des couleurs, le *tempo* du spectre anglais est plus vif que celui du gallois, puisqu'il compte davantage de termes. Hjelmslev et Greimas restreignent la pertinence à l'interdéfinition, sans viser, comme Saussure, l'interaction effective, l'interaction actuelle.

### 3.1 préalables

Avant d'examiner la relation de Greimas à Hjelmslev, nous aimerions faire état de deux remarques préalables : en premier lieu, dans le domaine français, sans le compte-rendu toujours remarquable d'A. Martinet<sup>36</sup>, sans les efforts de Greimas et de quelques autres, l'œuvre du linguiste danois aurait cessé d'être une référence active, productive ; elle aurait droit à quelques paragraphes dans les ouvrages, sinon dans les nécrologies universitaires. En second lieu, la place de Hjelmslev est croissante dans la pensée de Greimas : dans *Sémantique structurale*, le nom de Hjelmslev est invoqué de manière assez opportuniste, alors qu'il est présent dans tous les articles “lourds” de *Sémiotique 1*, présent et approuvé.

Indépendamment des raisons proprement spéculatives, nous aimerions suggérer les motivations plausibles suivantes :

- le recours aux “Danois” a-t-il permis à Greimas de relâcher l'étreinte des “Pragois” et du binarisme<sup>37</sup> ? déjà dans *Sémantique structurale*, la paire binaire se trouve recouverte par l'hexagone brøndalien, sans que ce recouvrement soit exploré puisque, pour le binarisme, le terme simple est recevable, tandis que pour Brøndal, le terme simple doit être posé comme un cas particulier de complexité<sup>38</sup>.

- le texte des *Prolégomènes* est aussi un discours sans doute en conformité avec l'imaginaire greimassien, lequel apprécie l'identité entre méthodologie et artisanat sous le signe du savoir-faire, de la programmation, de la “recette” ; le texte des *Prolégomènes* est aussi une assomption savante de la valeur progressant vers les deux mots par lesquels le livre s'achève : «*humanitas et universitas*» ;

---

<sup>35</sup> A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, p. 26 - reprint P.U.F., 1985

<sup>36</sup> A. Martinet, Au sujet des Fondements de la théorie linguistique de Louis Hjelmslev, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. 42, I, 1946, pp.19-42 - reprint in L. Hjelmslev, *Nouveaux essais, op. cit.*, pp. 175-194, suivi d'une lettre de L.Hjelmslev à A. Martinet, pp. 197-206.

<sup>37</sup> Cf. Cl. Zilberberg, Connaissance de Hjelmslev, in *Raison et poétique du sens*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 3-40.

<sup>38</sup> Nous sommes une fois encore renvoyé à Saussure : «*Les espèces **i** et **u** sont les seules qui jouissent à présent dans l'alphabet d'une notation différente, selon qu'elles apparaissent sous la forme implosive (**i,u**) ou sous la forme explosive(**j,w**). Bien loin de supprimer cette notation, nous allons l'étendre à toutes les espèces.*» (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, fascicule 1, 1967, p. 131). Dans la perspective d'un isomorphisme, qui n'est pas, à notre connaissance, envisagé par Saussure lui-même, nous dirions volontiers que les “espèces” sont porteuses de “significations”, qui reçoivent, du fait de la syllabation et d'elle seule, des “valeurs”. Nous nous sommes efforcé d'imaginer ce que pourrait être, dans le plan du contenu, l'équivalent de la syllabation et, pour occuper la place ainsi ménagée, nous avons proposé un complexe associant le *tempo* et l'intensité, voir Cl. Zilberberg, Défense et illustration de l'intensité, in J.Fontanille, *La quantité et ses modulations quantitatives*, Pulim/Benjamins, Collection Nouveaux Actes Sémiotiques, 1992, pp. 102-109.

• la parenté conceptuelle certaine que l'on peut discerner entre Propp et Hjelmslev ; on considère généralement les **résultats** de Propp, mais non la **méthode** qui est la sienne ; or celle-ci, dans son esprit et dans certains de ses détails, est très proche de la méthode préconisée dans les *Prolégomènes* et notamment dans le chapitre 14 : la manière d'engager l'analyse, la réduction progressive des inventaires, la centralité du concept de "fonction" même si, comme le précise *Sémiotique 1*, l'acception proppienne est "organiciste" et l'acception glossématique "logico-mathématique", le dégagement des invariants conduisant à la certitude que ces "processus" renvoient à un "système" clos, ces données - et sans doute quelques autres - apparaissent comme des résonances d'un texte à l'autre.

Enfin, avant d'envisager la question de la continuité entre Hjelmslev et Greimas, il conviendrait de signaler au moins les "suppléments" et les "abandons" imputables à Greimas. À titre d'illustration du premier point, comment ne pas mentionner le carré sémiotique ? Notre sentiment est que Hjelmslev n'y eût pas trouvé son compte : nous imaginons, sans être bien sûr en mesure d'en fournir la démonstration, qu'il aurait protesté que c'était là procéder par apriorisme, que, le binarisme étant inconsistant sur le plan linguistique, le carré sémiotique, qui a pour assiette ce même binarisme, ne saurait se soutenir, enfin que le problème linguistique ne concerne pas les fonctions de l'exclusion, mais la dialectique tendanciellement aporétique de la **jonction** des deux fonctions majeures, à savoir l'exclusion et la participation. Mais la prosopopée est un genre trop facile.

Du côté des abandons, il nous semble que si Greimas s'est attaché à la définition, il n'a pas conservé la "mystique" de la définition qui singularise Hjelmslev, puisque d'une part, ce dernier ne craint pas de préconiser l'«outrance» : «*Dans la pratique, cela revient à dire qu'il faut pousser les définitions aussi loin que possible, et introduire partout les définitions préalables avant celles qui les présupposent*<sup>39</sup>.» D'autre part, la «*définition de la définition : par **définition** nous entendons une division soit du contenu d'un signe, soit de l'expression d'un signe*<sup>40</sup>.» est telle que sa compréhension justifie son extension, sinon son impérialisme : les *Prolégomènes* conduisent à l' "Index" et cet "Index" est une préfiguration du *Résumé*, lequel n'admet que des définitions d'opérations et des définitions des résultats de ces opérations. Greimas conservera la définition, mais il lui donnera comme horizon non pas un système visant la forclusion, mais seulement un réseau - apparemment plus lâche.

La relation de Greimas à Hjelmslev n'est pas du même ordre que celle existant entre Hjelmslev et Saussure : pour l'essentiel, Greimas a suivi le **théoricien** Hjelmslev et non le **linguiste** Hjelmslev, il a prolongé l'enseignement des *Prolégomènes* et "négligé" les thèmes proprement linguistiques de la réflexion de Hjelmslev, alors que certains de ces thèmes sont en consonance avec quelques-uns des concepts majeurs de la sémiotique greimassienne.

### 3.2 la reprise épistémologique des *Prolégomènes*

---

<sup>39</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 33.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 93.

Bien évidemment, nous cédon à notre tour à l'illusion historique que nous avons évoquée, puisque cette dernière consiste à discerner un fil dans un océan de “non-rencontres”, de “non-rapports”,... et ce que nous appelons l’“histoire” est tramée de vides, de lacunes, de zones vagues,... dont l'historien ne “parle” pas puisqu'ils ne lui “parlent” pas. Pour fixer les idées, nous invoquerons le cas d'E.Cassirer : la composition des trois tomes de *La philosophie des formes symboliques* s'étend de 1923 à 1929, or Cassirer qui avait “tout” lu, “tout” compris, Cassirer, qui est présenté, non sans raison, comme un précurseur du structuralisme, ne mentionne pas le nom de Saussure ! L'illusion historique, qui saisit quiconque entreprend une recension de l'advenu, consiste à croire, puis à vouloir faire croire que *tout se tient*, alors que seulement *quelques choses se tiennent* parce que précisément *rien ne se tient*. Mais le traitement valide d'un non-événement, entre autres parce qu'il échappe à l'inscription et à l'aspectualité, est impraticable.

Si notre description de l'attitude de Greimas à l'égard de Hjelmslev est correcte, alors on peut considérer que les *Prolégomènes* sont un “mauvais” livre, puisqu'il ferait écran au reste de l'œuvre. Cette appréciation, une fois formulée, peut se renforcer de diverses questions comme par exemple : quel est le lien exact entre le localisme tempéré de la *Catégorie des cas* – examinée ici même par H.Parret – et les *Prolégomènes* ? Et de fait les *Prolégomènes* est un ouvrage paradoxal puisqu'il se veut d'abord a-linguistique, qu'il expose des principes de méthodologie générale qui ne peuvent qu'avoir l'agrément de tout “honnête homme”, mais progressivement cette “couche proprement épistémologique est recouverte par une couche méthodologique adéquate aux singularités des objets linguistiques, si bien que le détachement des deux volets de l'ouvrage est concevable. Pour n'en donner qu'un exemple, le “principe d'empirisme”, réunissant l'exhaustivité, la non-contradiction et la simplicité, est peu adopté au traitement des questions sémiotiques :

- l'exhaustivité est une fiction, une norme permettant d'indiquer qu'elle n'est justement pas atteinte ; elle est circulaire puisqu'elle suppose la connaissance de limites qui sont en fait le résultat de l'analyse ; en pratique, on remarque que le travail de Propp ne porte pas sur **le** conte populaire russe, mais sur le petit groupe relevant du cycle du dragon ; le travail de Lévi-Strauss dans les *Mythologiques*, malgré son ampleur, **ne** porte cependant **que** sur la mythologie américaine ; *Sémiotique des Passions* de Greimas et Fontanille, malgré son titre, **n'**aborde **que** l'avarice et la jalousie. En raison de la délicatesse actuelle des analyses concrètes, dont le *Maupassant* de Greimas est sans doute la meilleure illustration, le travail sémiotique se développe nécessairement davantage en compréhension qu'en extension ;

- la non-contradiction, décisive pour les mathématiques et importante pour les sciences dites exactes, ne convient pas aux sciences herméneutiques puisque la prise en compte de la contradiction est le fil directeur de l'interprétation du mythe pour Lévi-Strauss, du récit pour Greimas. Et Hjelmslev lui-même va dans ce sens quand il dit assure que «(...) *l'exclusion ne constitue qu'un cas spécial de la participation, et consiste en ceci que certaines cases du terme ex-*

*tensif ne sont pas pas remplies*<sup>41</sup>.» Une tension se fait jour ici entre l'arbitraire, pour lequel la non-contradiction est méritoire, et l'adéquation qui a pour objet même la contradiction<sup>42</sup> ;

- la simplicité enfin, dont nous avons déjà dit un mot, touche en fait au partage entre transcendance et immanence, entre “pureté” de l'intelligible et de la forme et “impureté” du “sens”, du sensible. La glossématique choisit le parti de l'immanence «à outrance», or depuis Humboldt et surtout Herder, si l'on en croit Cassirer, la réflexion linguistique n'avait cessé de réfléchir et d'approfondir la médiation, la schématisation pour Cassirer, entre l'intelligible et le sensible : «*Et nous retrouvons ici la même détermination réciproque du sensible par le spirituel, du spirituel par le sensible que nous avons d'abord décelée dans la représentation linguistique de la relation spatiale et temporelle, de la relation de nombre et de la relation au moi*»<sup>43</sup>.

Nous avons déjà abordé ailleurs la relation de Greimas à l'épistémologue Hjelmslev et d'une façon générale celle de sa “dette” à ceux qu'il a institués comme ses prédécesseurs<sup>44</sup>, aussi nous limiterons à deux remarques liées :

- malgré l'attachement personnel de Greimas à la lexicographie, l'éviction du signe, ou du moins la récusation de sa compacité, est une des directions permanentes de la sémiotique greimasienne. Le douzième chapitre de *Prolégomènes* intitulé “Signes et figures” signifie au signe que son privilège a vécu : «*De telles considérations nous conduisent à l'abandon d'une tentative d'analyse en “signes”, et nous sommes conduits à reconnaître qu'une description en accord avec nos principes doit analyser contenu et expression séparément, chacune des deux analyses dégagant finalement un nombre limité de grandeurs qui ne sont pas nécessairement susceptibles d'être appariées avec les grandeurs du plan opposé*»<sup>45</sup>. À cet égard, *Sémantique structurale* aborde le lexème “tête”, mais pour l'éloigner de son référent, que personne ne songe un instant à nier, et pour le placer dans la dépendance de ses figures directrices, selon Greimas l’“extrémité” et la “sphéricité” ;

- la plausibilité de ce que Greimas appelle dans *Sémantique structurale* une «*épistémologie linguistique*» : «*(...) la structure du message impose une certaine vision du monde*»<sup>46</sup>.» que l'on peut rapprocher de la formule de Hjelmslev : «*(...) Les faits du langage nous ont conduits aux faits de pensée. La langue est la forme par laquelle nous concevons le monde*»<sup>47</sup>.» Cette capture de l'imaginaire par la langue n'est pas une décision *ab quo*, qui serait de ce fait parfaitement révoicable

---

<sup>41</sup> L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p.95.

<sup>42</sup> L'inclusion de la contradiction dans la dynamique, dans la progressivité discursive, apparaît comme un des points de convergence possibles pour l'épistémé contemporaine. Nous songeons à l'ambivalence freudienne, à «*la nécessité du non-fonctionnement de la fonction*» pour G. Bachelard : «*Autrement dit, le jeu contradictoire des fonctions est une nécessité fonctionnelle. Une philosophie du repos (...) doit (...) trouver une contradiction en quelque manière homogène à elle-même.*» (in G. Bachelard, *La dialectique de la durée*, Paris, P.U.F., 1993, p. 29). L'élargissement de l’“homogénéité” (*Prolégomènes*, pp. 43-44) à la contradiction rendrait la première moins opaque et placerait la sémiosis en général sous la dépendance de la prosodie et du rythme.

<sup>43</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, op. cit., p. 293.

<sup>44</sup> CL.Zilberberg, Greimas et le paradigme sémiotique, in *Raison et poétique du sens*, op. cit., pp. 65-94.

<sup>45</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p.63.

<sup>46</sup> A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, op. cit., p. 133.

<sup>47</sup> L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p. 173.

et récusable, mais la convergence de deux données, la première postulatoire : «... ) *les signes - qui sont en nombre illimité - sont aussi susceptibles, en ce qui concerne le contenu, d'être expliqués et décrits à l'aide d'un **nombre limité de figures***<sup>48</sup>. », la seconde opératoire, à savoir l'aboutissement de la procédure de réduction elle-même : «*Tôt ou tard, au cours de la déduction, on rencontre pourtant un point où le nombre des grandeurs inventoriées est limité et dès lors il diminue généralement*<sup>49</sup>. », à quoi Greimas fait écho : «*À supposer maintenant que le nombre de ces catégories organisant la signification soit réduit, une telle typologie, fondée sur la description exhaustive des messages, constituerait le cadre objectif à l'intérieur duquel la représentation des contenus, s'identifiant à des micro-univers sémantiques, serait seule variable. Les conditions linguistiques de la connaissance du monde se trouveraient ainsi formulées*<sup>50</sup>. »

Les deux données indiquées, à savoir le ravalement des signes **bien qu'**ils prolifèrent et la promotion des figures **bien que** leur nombre décroisse, vont dans le même sens et sont lourdes de présupposés : il apparaît d'abord que la méthode et l'objet sont l'un pour l'autre des “points de vue”, que, pour user d'une expression chère à P. Ricœur, la détermination de l'un “guide en sous-main” la détermination de l'autre, et réciproquement ; la méthode analytique, si elle est arrêtée la première, change l'objet en **réseau**, et inversement la délicatesse de l'objet appelle une méthode adéquate à cette délicatesse. En second lieu, aussi bien chez Hjelmslev que chez Greimas, la structuration demande, pour devenir coextensive à son objet, qui n'est autre que le discours, l'incorporation d'une forte composante **modale** dans la sémosis : si les figures réapparaissent incessamment dans la “ligne” du contenu, comme dans la “ligne” de l'expression, si leur nombre **décroit** parce qu'elles **s'étendent**, elles le doivent à leur **maîtrise**, de sorte que la récursivité devient la manifestante dont la modalité serait la manifestée. Entre les deux grands régimes discursifs de la condensation et de l'expansion, la modalisation<sup>51</sup> vient s'inscrire – nous aimerions ajouter personnellement : enfin ! – comme **médiation**. Ce n'est donc pas sans raison que la réaction pour Hjelmslev et la modalité pour Greimas apparaissent comme des “constances concentriques”, électives de leurs propres discours : «*Tant que les catégories modales ne portent que sur les prédicats, leur rôle reste limité à la formulation et au contrôle des jugements : il en est autrement si on les conçoit comme constitutives des modèles, à la fois prédictifs et actantiels, selon lesquels s'organisent, **parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement**, les micro-univers sémantiques*<sup>52</sup>. »

La théorie greimassienne, à la lumière de cette relecture hâtive, apparaît moins comme une théorie de l'isotopie, ainsi qu'il est souvent affirmé, que comme une théorie de la modalité, puisque la seconde répond de la première – et non l'inverse.

---

<sup>48</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p. 87 [c'est nous qui soulignons].

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>50</sup> A.J. Greimas, *Sémantique structurale*, op. cit., p. 133.

<sup>51</sup> À l'insu peut-être en partie de Greimas, la sémiotique greimasssienne apparaîtra sans doute au fil des ans comme caractérisée par une triple généralisation : de la narrativité, de la modalité et de l'aspectualité.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 134 [c'est nous qui soulignons].

Cependant, sans minimiser la portée des deux points que nous venons d'indiquer, la plus grande partie de l'œuvre n'est pas en affinité avec les *Prolégomènes* dont Greimas se réclame, mais avec la linguistique de Hjelmslev - à son insu.

### 3.3 ressources méconnues

Sans prétendre à l'exhaustivité<sup>53</sup>, nous survolerons les cinq thèmes suivants : l'*energeia*, la direction, la rection, l'étendue et la fonction.

Nous avons déjà évoqué la référence, ou plutôt la déférence à l'égard de Humboldt et au déplacement préconisé de l'“œuvre“ (Ergon) vers l'“activité“ (Energeia). Dans la pensée de Greimas, c'est la **phorie**, la “catégorie thymique” qui, selon *Sémiotique 1*, «joue un rôle fondamental dans la transformation des micro-univers sémantiques en axiologies : (...)»<sup>54</sup> Mais l'**asymétrie** signifiante du modèle transformationnel, qui seule change les **significations**, les «*pures positions*» selon Greimas du modèle constitutionnel, en **valeurs** retentit sur la troisième des “schizies fondatrices”, à savoir celle entre le **système** et le **processus** : il y a un *je-ne-sais-quoi* de plus dans le processus, dont le système - tel qu'il est conçu - ne saurait rendre compte, et la prééminence du processus sur le système, que Hjelmslev entend maintenir coûte que coûte dans les *Prolégomènes*, s'avère intenable : le système permet certes le processus, mais il ne le fait pas avancer ; le **devenir** n'est nulle part inscrit comme le ressort même du processus. L'introduction de *Sémiotique des passions* revient sur la place décisive de la phorie dans la sémiotique greimasienne : «*Dans la recherche de matériaux qui permettent de reconstituer imaginativement le niveau épistémologique profond, deux concepts - ceux de **tensivité** et de **phorie** - nous paraissent porteurs d'un rendement exceptionnel*»<sup>55</sup>. Si Hjelmslev a plus ou moins renoncé à l'emploi du terme d'*energeia*, le concept n'en préside pas moins à la typologie des structures linguistiques laquelle a pour premier palier la distinction entre catégories intenses et catégories extenses, or ces dernières ne sont telles que parce qu'elles prennent en charge la diathèse, l'emphase, l'aspect, le temps et le mode, c'est-à-dire les catégories d'accueil de ce que H. Parret appelle la «*force émotive du langage*»<sup>56</sup>. L'homogénéité des motifs du discours greimassien est une homogénéité phorique.

Le concept de **direction**, qui n'apparaît pas dans *Sémiotique 1*, est dans le droit fil du précédent et pourtant en présence des deux démarches repérables chez Hjelmslev, la première qui consiste à décliner dans le “bon ordre” les “schizies fondatrices” autorisant le concept-clé de «*stratification du langage*», la seconde qui consiste à produire la «*science des catégories*», articulée à partir de la notion de direction, Greimas a été plus sensible à la première à la seconde. Or le concept de direction intéresse les chapitres décisifs de la sémiotique greimassienne :

- à hauteur des structures élémentaires : la notion de schéma, moyennant un rabattement de la direction sur la structure, le contradictoire (non  $s_1$ ) et le contraire ( $s_2$ ) peuvent être conçus

---

<sup>53</sup> Pour un examen plus approfondi, voir A. Hénault, *Histoire de la sémiotique*, Paris, P.U.F., coll. “Que sais-je ?”, n° 2692, 1992, pp. 102-122.

<sup>54</sup> A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1, Dictionnaire raisonné de la théorie de langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 396.

<sup>55</sup> A.J. Greimas & J. Fontanille, *Sémiotique des passions*, Paris, Ed. du Seuil, 1991, p. 16.

<sup>56</sup> H. Parret, *Les passions - essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Liège, 1986, pp. 158-160.

comme des stations de la direction, de sorte que Greimas demandait à l'implication (non  $s_1 \rightarrow s_2$ ) d'amener (non  $s_1$ ) jusqu'en ( $s_2$ ) parce qu'il se privait, de notre point de vue, de la poussée *sui generis* de la direction ; il demandait à la logique, c'est-à-dire d'un "ailleurs" sémiotique, ce que l'isomorphisme de la forme du contenu et la forme du contenu lui accordait, à savoir une **prosodisation du contenu** et une **sémantisation de l'expression**, et notamment au titre de la prosodisation du contenu cette «*image d'une "ondulation" continue, saisissable entre autres sous forme de variations d'intensité et d'enchevêtrements de procès, qu'on pourrait considérer comme son "aspectualisation"*»<sup>57</sup>.

- à hauteur des modalités, les modalités décisives du *devoir* et du *vouloir*, celles qui font entrevoir le passage de l'être au faire, de l'être comme cessation tendancielle du faire au faire comme cessation tendancielle de l'être<sup>58</sup>, sont solidaires de la direction ;

- à hauteur des structures narratives de surface, le schéma narratif, en lequel Greimas voyait le «*sens de la vie*», suppose une direction qui, installée "en aval" du récit, motive tous ses moments ;

- enfin entre le sème, défini par sa concentration et son adresse en tel point de la chaîne, et l'isotopie, définie par sa diffusion et sa coextensivité avec le discours, la direction apparaît comme une "bonne" médiation.

Le troisième concept négligé est celui, déjà mentionné, de **rection**. La parenté des démarches de Hjelmslev et de Greimas est ici singulière : s'il fallait caricaturer la théorie glossémantique, il serait possible, sous cette permission, d'affirmer qu'elle est une généralisation de la rection, de même que la sémiotique fut accusée, un temps, de pratiquer le "tout-modal". Si l'on se souvient que la rection forme le noyau, ou le "cœur", de la définition de la modalité, que l'un des apports majeurs de Greimas consiste dans le discernement du lien de structure entre la vicissitude modale, l'événementialité affective et l'institution du sujet, on est en droit regretter que Greimas n'ait pas insisté sur ce rapprochement qui procure à la linguistique une amplification évaluative insigne et à la sémiotique une tradition, une inscription dans une continuité, c'est-à-dire un enrichissement. Enfin, la rection dans l'ordre linguistique et la modalité dans l'ordre sémiotique apparaissent, moyennant recul, comme des rejets de la dépendance et comme schématisantes puisqu'elles sont les ouvrières de la **profondeur**, plutôt phrastique pour la rection, plutôt discursive pour la modalité. Il a été demandé aux modalités de contribuer à la description des corpus, et bien qu'elles aient donné satisfaction sur ce point, elles n'ont pas trouvé place dans le parcours génératif. Si les modalités avaient été plongées, ou replongées, dans leur milieu conceptuel propre, la cohérence du projet sémiotique y eût gagné.

Le quatrième motif absent concerne l'approche glossématique de l'**étendue**. Nous n'envisageons pas, surtout par manque de compétence, les questions suivantes : la direction

---

<sup>57</sup> A.J. Greimas & J. Fontanille, *Sémiotique des passions*, op. cit., p. 14.

<sup>58</sup> Les modalités sont probablement les moments d'une complexité phorique associant la continuation et l'arrêt, ou encore la "suspension" selon Bachelard citant von Hartmann : « *Sans l'idée de la cessation, la volonté de la continuation serait impossible.* » (in G. Bachelard, *La dialectique de la durée*, op. cit., p. 19).

implicite-t-elle l'énergie, la phorie ? l'étendue permet-elle de prendre les mesures respectives de la recton et de la direction ? la direction et l'étendue se présupposent-elles l'une l'autre sous des points de vue différents : convient-il de voir dans l'étendue une "aspectualisation" de la direction ? ou bien dans les inégalités propres à l'étendue le ressort de la direction ? La direction manifeste-t-elle, fait-elle "voir" l'étendue ? l'étendue manifeste-t-elle, montre-t-elle la direction ? Quoi qu'il en soit, le rôle "sémiologique" de l'étendue est proclamé dans *La catégorie des cas* : «**Le principe dirigeant la structure du système est d'ordre extensional et non d'ordre intensional.** Les termes du système (les cas en l'espèce) sont ordonnés selon l'étendue respective des concepts exprimés et non selon le **contenu** de ces concepts. Ce qui constitue les oppositions à l'intérieur du système, ce n'est pas le rapport intensional qui a lieu entre les cas en question, c'est leur rapport extensional<sup>59</sup>.» Il est peut-être lisible après-coup pour un lecteur chevronné des *Prolégomènes*, mais certainement non déductible des passages relatifs à la structure et à la forme. Pour Hjelmslev, l'opposition n'est pas entre telle configuration délimitée et telle autre, mais dans cette béance qui s'ouvre entre la limitation et l'illimitation, entre le terme **intensif** qui «a une tendance à **concentrer** la signification» et le terme **extensif** qui lui «[a] une tendance à **répandre** la signification sur les autres cases de façon à envahir l'ensemble du domaine sémantique occupé par la zone<sup>60</sup>.» Ainsi, tandis que Greimas demande à la catégorie thymique l'asymétrie qui fait bouger et avancer le processus, Hjelmslev l'introduit, dans *La catégorie des cas*, comme premier rang de l'analyse.

Une complémentarité gratifiante peut dès lors être relevée : le "bon" modèle constitutionnel, que le carré greimassien en tant que processus orienté requiert, se trouve dans l'«*ordre extensional*» de Hjelmslev dans l'exacte mesure où la dynamique transformationnelle, à laquelle Greimas en général est attaché, peut apporter au schéma hjelmslevien ce que nous aimerions qualifier, en usant de la belle expression proposée par Wölfflin à propos de l'art baroque, un «*jaillissement en avant*». Enfin, en choisissant l'"étendue" contre le "contenu", de même que V.Brøndal choisissait de son côté la complexité contre la simplicité, Hjelmslev rabattait, sans trop le proclamer, les modèles anthropologiques de la **participation** et de l'**exclusion** sur les données linguistiques. Le point est loin d'être négligeable puisqu'il est question de savoir qui, de la rationalité ou de l'imaginaire, pour autant qu'on a cru devoir les opposer, aura le dernier mot : faut-il viser à rationaliser toujours et partout l'imaginaire, comme le pense Cl. Lévi-Strauss ? ou bien, comme le suggère Greimas dans l'étude intitulée *Le savoir et le croire* : un seul univers cognitif<sup>61</sup>, déstabiliser la rationalité en catalysant une indépassable, une inavouable relation fiduciaire ? Les "primitifs" sont-ils, en écoutant Lévi-Strauss, des "rationalistes" qui s'ignorent ? ou bien en suivant Greimas sommes-nous, nous qui "croyons" à la rationalité, encore, à jamais des "primitifs" qui refusent ou répugnent à le reconnaître ?

---

<sup>59</sup> L. Hjelmslev, *La catégorie des cas*, Munich, W.Fink, 1972, p. 102.

<sup>60</sup> *Ibid.*, pp. 112-113.

<sup>61</sup> A.J. Greimas, *Du sens I*, Paris, Editions du Seuil, 1983, pp.115-133.

Le dernier thème, celui de la **fonction**, a été évoqué en 1.2 à propos de l'ambiguïté formulée par Hjelmslev lui-même : «*sens logico-mathématique*» ou “sens organiciste” ? Cette dualité organise l'analyse proposée par *Sémiotique I*, mais sa lecture donne le sentiment que le «*sens logico-mathématique*» est progressivement recouvert par le “sens organiciste” puisqu'il concerne, en continuité avec l'acception proppienne, l'articulation de l'énoncé narratif. La démonstration de la pertinence de l'application du «*sens logico-mathématique*» aux questions sémiotiques doit être rendue à la “théorie des catastrophes” de R.Thom et aux travaux de J.Petitot. et P.A.Brandt qui l'ont rabattue sur la problématique sémiotique.

Si le «*sens logico-mathématique*» n'a pas prévalu, c'est sans doute en raison de la négligence de l'**intensité**, bien que cette dernière “anime” la narrativité. En effet, les recherches récentes ont montré que l'aspectualité critique, celle qui traite prioritairement des **excès** et des **manques**, et la narrativité se présupposent l'une l'autre : l'aspectualité critique stimule, excite la narrativité dans l'exacte mesure où la narrativité s'attache à résoudre, à amortir les excès et les manques survenus. Mais ériger les excès et les manques en pivots sémiotiques sans accorder une place de choix à l'intensité est une position à la longue intenable, puisque ces excès et ces manques peuvent être appréhendés comme des effets de **seuils** “classiques”.

La problématique paradoxale des **limites** n'a pas reçu non plus la place qu'elle mérite. Le «*sens logico-mathématique*» de la fonction peut être approché aussi en considérant l'exclusion et la participation comme des dynamiques tendant vers leur annulation si elles n'entretiennent pas le contre-programme qui leur procure l'objet aux dépens duquel elles s'exercent, ce qu'elles obtiennent par une **partition** contraire à leur démarche : l'exclusion doit préserver en partie l'objet sur lequel elle s'acharne dans l'exacte mesure où la participation doit, pour ce qui la regarde, renoncer à inclure la totalité de l'objet s'il est appréhendé comme continu, l'ensemble des membres de la classe s'ils sont discrets. L'exclusion et la participation apparaissent donc comme des fonctions à renversement, à retournement : l'aboutissante, d'abord distante vers laquelle elles se dirigent, devient à mesure qu'elles s'en rapprochent leur déni ; la finalité prend figure et valeur de fin et, selon le chiasme qui fixe le sens de la détension, le syntagme “moins de plus” fait graduellement place au syntagme “plus de moins”. Dans cette perspective, on est en droit de se demander si les modalités directrices du *devoir* et du *vouloir* ne sont pas, si l'expression est tolérée, des concrétions, des condescences passionnelles d'intensité aussi longtemps que des programmes narratifs, stéréotypés ou non, ne viennent distribuer, monnayer cette intensité. Phénoménologiquement parlant, le programme épuise la modalité dont il procède, tandis que, épistémologiquement parlant, programme et modalité peuvent être respectivement rattachés au discontinu et au continu et vérifier, en raison même de leur liaison fonctionnelle, la dépendance du discontinu à l'égard du continu : «(...) La connaissance peut – d'ailleurs en général est regardée sous cet aspect et son type général est fonction discontinue de variables continues. (Demandes – réponses – continuité) (...)»<sup>62</sup>

Au terme de cette revue hâtive, nous avons le sentiment qu'une homogénéité certaine contraint les cinq motifs abordés, que l'intensité circule entre eux telle un fantôme, que la direction, la

---

<sup>62</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p. 789.

rection, l'étendue sont des morphologies fonctionnellement associées aux valeurs de la phorie, mais une homogénéité partielle dénonce elle-même son insuffisance. La reconnaissance de l'intensité comme "constance concentrique" est affaire de patience - vertu, comme on sait, greimassienne.

#### 4. POUR FINIR

À la question naïve : indépendamment de motifs épistémologies très généraux, comme le primat de la relation sur les termes, la vertu de l'analyse,... est-il possible de révéler des thèmes proprement sémiotiques communs aux trois univers conceptuels que nous avons évoqués ? il nous semble que, en présence de la balance entre rapports paradigmatiques et rapports syntagmatiques, les trois penseurs la font pencher vers les rapports syntagmatiques. Pour Saussure, comme nous l'avons vu, la chaîne sonore est le véritable espace d'appréhension des unités parce que le temps est catalysable à partir de cet espace : «*Dans la représentation de la chaîne sonore, les lettres ont un sens tout autre que dans un traité de phonologie. Quel est cet autre genre d'unités ? C'est l'espace de temps rempli par un [même son]. C'est seulement dans un traité de phonologie qu'une lettre ne marque pas un espace de temps et que, pour cette raison même [elle marque l'espèce phonétique abstraite]. Dans la chaîne sonore, où les lettres marquent des **espaces de temps** <occupés par un [son]> identique [ce qui fait la détermination du même son, ce n'est pas l'identité de l'espèce phonétique*<sup>63</sup>.» Le syntagmatique a donc affaire au temps, ou plutôt il a affaire au temps parce qu'il approche le temps comme une fonction dont les fonctifs solidaires seraient l'intensité de l'accent, sémantique ou prosodique, et l'"adresse" dans la chaîne. Hjelmslev, quant à lui, bien qu'il soit soucieux de fondre ensemble la morphologie et la syntaxe, finit par reconnaître que la balance n'est pas égale : «*[le] paradigmatique même détermine le syntagmatique, puisque d'une façon générale et en principe on peut concevoir une coexistence sans alternance correspondance, mais non l'inverse. (...) les catégories à leur tour se définissent syntagmatiquement*<sup>64</sup>.» Enfin, les concepts greimassiens les plus prégnants, les plus "parlants", à savoir la pertinence supérieure du modèle transformationnel, le programme, le parcours, les modalités, le schéma narratif,... procèdent d'une généralisation de la narrativité qui avantage "le" syntagmatique. Si bien que l'affirmation de Hjelmslev : «*Tout ce qui est d'ordre grammatical est d'ordre syntagmatique*<sup>65</sup>.» pourrait servir de devise commune – en postulant une grammaticalisation de la signification...

La seconde impression qui se dégage de cette revue partielle est que les sciences dites humaines sont encore bien incertaines puisque telles identités proclamées s'avèrent à la longue fallacieuses, tandis que des identités fonctionnelles appréciables ne sont pas explicitement thématiques. Dans ces conditions, l'esprit d'orthodoxie n'est pas de mise.

(1993)

---

<sup>63</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, fascicule 1, 1967, p. 131.

<sup>64</sup> L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, op. cit., p.159.

<sup>65</sup> L. Hjelmslev, *Principes de grammaire générale*, op. cit., p. 154.

